



HAL
open science

””La passion de l’arbitraire du signe” : le cratylisme de TXT”

Anne-Christine Royère

► **To cite this version:**

Anne-Christine Royère. ””La passion de l’arbitraire du signe” : le cratylisme de TXT”. Elsenieur, 2012, La Poésie, au défaut des langues, 27, pp.211-224. hal-02942588

HAL Id: hal-02942588

<https://hal.science/hal-02942588v1>

Submitted on 14 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La passion de l'arbitraire du signe¹ » : le cratylisme de *TXT*

Anne-Christine Royère
Université de Reims Champagne-Ardenne

Dans *Ceux qui merdRent*, essai publié en 1991, Christian Prigent constate la mort des avant-gardes et le triomphe du « néo-clacissisme » en littérature ; celui, par exemple, des *Champs d'honneur* de Jean Rouaud, prix Goncourt 1990 et que Prigent évoque en ces termes dans la revue *TXT* :

Par « textes de qualité », on sait qu'on entend aujourd'hui ce « minimalisme » soft et clean dont les éditions de Minuit (avec de notables exceptions) se sont fait depuis quelques années une spécialité [...]. Le *style* n'y est qu'une adresse artisanale, sourcillement campée sur le calcul du moindre risque pris avec la norme de la langue socialisable. Écrire [rajoute-t-il], c'est autre chose que la quête de cette qualité à quoi on voudrait, aujourd'hui sans doute plus que jamais, réduire l'idée même de *littérature*².

S'il y a lieu de s'interroger sur la poéticité de la littérature en 1991 c'est, constate Prigent, que certains écrivains ont oublié le « moderne³ » et les « grandes irrégularités de langage⁴ » dont il est porteur. Quelques poétiques contemporaines répondent néanmoins au délitement de la littérature, parmi lesquelles deux forment un couple indissociable, à la manière de Cratyle, partisan de la thèse naturaliste de l'origine des noms, et d'Hermogène, défenseur de « la thèse dite conventionaliste [...] selon laquelle les noms résultent d'un accord et d'une convention [...] entre les hommes⁵ ».

Ainsi, « à l'inverse » de ce que C. Prigent nomme « le choix radical d'un formalisme » qui fait « naître au cœur de la langue [...] des “histoires” qui sont à chaque fois de petits romans “du signifiant” et qui refont du sens sur l'absence assumée du sens⁶ », se développe, selon la formule genettienne, un « cratylisme secondaire » dont le désir est « de *corriger* [ce] que Mallarmé appelle “le défaut des langues” »⁷. C. Prigent constate en effet que Mallarmé, tout autant que Rimbaud, Jarry, Ponge, Khlebnikov, Biély ou encore Artaud adoptent des « perspectives cratyléennes » dans leur approche du langage, déplorant « de toujours devoir parler avec dans la bouche un cadavre » et élaborant, chacun à leur manière, « des entreprises de remotivation des signes, des tentatives pour contourner ou pour racheter l'arbitraire du

¹ Christian Prigent, *Ceux qui merdRent*, Paris, P.O.L., 1991, p. 218.

² C. Prigent, « Chromo est là, l'écriture s'en va », *TXT*, n° 26, 1991, p. 94, 95.

³ La littérature est moderne, selon Prigent, non en regard d'une quelconque chronologie relevant de l'histoire littéraire, mais parce qu'elle croit en sa responsabilité civique et poétique : civique, car elle dénuade et prend en charge les conflits de son époque pour les retranscrire « dans des écritures travaillées par leur violence » ; poétique parce qu'elle est également engagée dans « le renouvellement des formes », entretenant pour cette raison une relation privilégiée « avec la culture, avec la bibliothèque », C. Prigent, *Ceux qui...*, p. 23.

⁴ *Ibid.*, p. 206.

⁵ Nous renvoyons à « L'éponymie du nom », chapitre que Gérard Genette consacre à l'interprétation du *Cratyle* de Platon dans *Mimologiques*, Paris, Éditions du Seuil, (Points essais ; 386), [1976], 1999, p. 11-40.

⁶ C. Prigent, *Ceux qui...*, p. 217.

⁷ G. Genette, *Mimologiques*, p. 40.

signe »⁸. En faisant la part belle à l'analyse de ces poétiques cratyléennes, dans *Ceux qui merdRent* comme dans les trente-et-un numéros de la revue *TXT* qu'il fonde en 1969 avec Jean-Luc Steinmetz⁹, Prigent souligne nettement une filiation : les poétiques cratyléennes de la modernité trouvent leurs successeurs dans les avant-gardes littéraires du XX^e siècle.

Rêvant « que l'idylle entre les mots et les choses se renoue dans une langue physiquement remotivée, que la souffrance de l'arbitraire du signe en soit aussi la jouissance », les écrivains cratyléens imposent une vision christique du poète, « crucifié de l'immotivation des signes et de l'infidélité de la langue à la sensation qu'il a du monde et de son propre corps »¹⁰. Leur « passion de l'arbitraire du signe » est davantage souffrance, conformément à l'étymologie du mot « passion », qu'heureux conventionnalisme fondé sur un arbitraire jubilatoire, comme aurait pu le laisser croire la formulation. Prenant « la décision orgueilleuse de fonder un radical idiolecte », « une langue "adéquante au corps", un parler de part en part remotivé et somatisé »¹¹, ils ne méconnaissent pas le caractère illusoire de leur cratylisme, conscients qu'ils sont que « cet aller-aux-choses est une utopie du langage »¹².

Dès lors, quel enjeu y a-t-il pour Prigent, et plus généralement pour la revue *TXT*, à faire appel à ce modèle philosophique du cratylisme ? Pourquoi se placer dans la lignée de ces « perspectives cratyléennes » propres à la modernité littéraire ? Pour quelles raisons faire appel aux effets de vérité, nature, origine que ne manque pas de véhiculer le cratylisme ?

Pour répondre à ces questions, nous verrons tout d'abord en quoi les théories du langage convoquées par *TXT* renouvellent les approches du cratylisme philosophique pour élaborer un cratylisme critique. Nous verrons ensuite que si « la passion de l'arbitraire du signe » est indéniable, c'est en raison de sa grande force critique et polémique et qu'elle implique, en dernier ressort, la pratique poétique de ce que nous pourrions nommer un « cratylisme dialectique » dont nous nous attacherons à définir les caractéristiques.

La tentation cratyléenne de *TXT*, sous sa forme particulière de « passion de l'arbitraire du signe » fonde la revue tout comme elle y trouve sa formulation dans ses premiers choix théoriques : celui du « carnavalesque »¹³ et celui des « bases pulsionnelles de la phonation », telles que les a analysées Iván Fónagy¹⁴. Ces deux principes phares de la poétique cratyléenne selon *TXT* et Prigent questionnent en effet l'affleurement, dans la langue littéraire, des langues populaires considérées comme « expression spontanée d'un fonds naturel authentique »¹⁵, et font, par ailleurs, du travail du signifiant dans le langage le lieu d'un dévoilement de « l'investissement pulsionnel dénoté anal »¹⁶. Deux façons donc, de penser l'origine du langage et le principe de motivation : entre le mot et la chose d'une part, et de l'autre entre le sujet et le langage.

⁸ C. Prigent, *Ceux qui...*, p. 225, 224.

⁹ On peut songer par exemple aux numéros de *TXT* consacrés à Ponge (*TXT*, n° 3-4, 1971), à Maïakovski (*TXT*, n° 8, 1975), à Khlebnikov (*TXT*, n° 9, 1977), à Rabelais (*TXT*, n° 21, 1987), à Artaud (*TXT*, n° 28, 1991).

¹⁰ C. Prigent, *Ceux qui...*, p. 225, 224.

¹¹ *Ibid.*, p. 218.

¹² Henri Meschonnic, « La nature dans la voix », préface à Charles Nodier, *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, Mauvezin, Éditions Trans-Europ-Repress, 1984, p. 41.

¹³ C. Prigent, « Carnaval : inflation, réaction », *TXT*, n° 5, 1972, p. 10-22.

¹⁴ *TXT*, n° 10, 1978.

¹⁵ C. Prigent, « Carnaval... », p. 11.

¹⁶ C. Prigent, « L'écrit, le caca », *TXT*, n° 10, 1978, p. 3.

Cratylisme philosophique et idéologie bourgeoise

TXT entre en scène en 1969 en reconnaissant sa dette à *Tel Quel* et à *Promesse*, mais en affirmant également son originalité, faisant de la « productivité “carnavalesque”¹⁷ » la marque de fabrique des écrivains de la revue. Le numéro n° 5, en 1972, propose « une relecture du discours tenu autour du “carnaval”¹⁸ » afin d’en cerner les enjeux, notamment poétiques, à une époque où les travaux de Bakhtine sur Rabelais et Dostoïevski sont traduits en France, popularisant les notions de « carnavalesque », de « dialogisme » et de « polyphonie ».

S’opposant virulemment à l’article de Le Clézio, « La Révolution carnavalesque », publié dans *La Quinzaine littéraire* du 1^{er} février 1971, Prigent rejette sa vision, qu’il estime réductrice, du carnavalesque compris comme « forme “d’art populaire” » ramenant « la carnavalisation textuelle » à la simple exploitation ludique et théâtrale de thèmes ainsi qu’à « un hypothétique langage “oral”, déclaré plus “authentique” »¹⁹. Ce refus est celui du logocentrisme tel qu’il est conçu par Derrida : en attribuant au Verbe divin le signifié transcendantal ultime, le logocentrisme fait de la parole le lieu d’une origine idéalisée, souffle et raison divins tout à la fois, liant inextricablement la voix à l’Être et à l’idéalité du sens. En menant une lecture thématique de l’écriture carnavalesque et en affirmant l’expressivité authentique de ses procédés techniques, Le Clézio reconduit le Logos au cœur même de ce qu’il analyse comme transgressif, ne faisant « que perpétuer “l’explication métaphysique des phénomènes”²⁰ ». Or pour Prigent, « l’horizon idéologique²¹ » de ce logocentrisme est clair. Par sa dimension métaphysique, il nie « l’histoire et les procès sociaux », autrement dit il élude le politique ; en faisant de l’oralité le modèle d’un retour à une expression authentique, il pose le principe d’une « nature humaine transcendante au procès historique²² » et présuppose « une pensée religieuse du langage²³ », comme le remarque également Meschonnic à propos de la pensée étymologique. Le carnavalesque selon Le Clézio est donc bien un cratylisme qui,

en pensant métaphysiquement une *extériorité* de l’interdit par rapport au sujet, [consiste] à le « supprimer », pour retourner fantasmatiquement à une prétendue « nature » d’avant les interdits, toujours-déjà-là dans sa splendeur native, bonne et pleine de *Sens*, où le sujet coïncide avec lui-même dans un Plein vital absolu, « authentique ». C’est l’illusion des discours de l’homogénéité représentative²⁴.

Un tel type de discours est précisément celui que combat la revue dans sa tentative de définition du carnavalesque. Discours dominant, et surtout discours de la classe dominante, il signe l’idéologie bourgeoise du fait littéraire « enlisée dans les mythes de la transparence représentative et de l’intériorité du “sujet” univoque » et dans une activité poétique conçue

¹⁷ *TXT*, n° 1, hiver 1969, non paginé.

¹⁸ C. Prigent, « Carnaval... », p. 10.

¹⁹ *Ibid.*, p. 12. Prigent cite ici l’article de Le Clézio.

²⁰ *Ibid.* p. 12. Prigent cite ici Antonio Gramsci, « Concept de national-populaire », *Œuvres choisies*, Éd. Sociales, 1959, p. 475.

²¹ *Ibid.*, p. 11.

²² *Ibid.*, p. 14, 15.

²³ H. Meschonnic, « La nature dans la voix », p. 34.

²⁴ C. Prigent, « Carnaval... », p. 16.

comme « activité décorative et monologique – idéaliste²⁵ ». L'enjeu pour *TXT* est, dans un triple arrachement à la fois politique, idéologique et esthétique de « tourner radicalement le dos à la métaphysique ou au souci ontologique²⁶ ».

C'est pourquoi, pour Prigent, la « productivité carnavalesque » ne saurait se régler sur une oralité folklorique garante d'une naturalité du langage, elle appelle « la dérive du signifiant »²⁷ qui, en excédant la structure du signe linguistique, subvertit le symbolique et implique une autre définition du sujet, celle lacanienne qui place l'interdit au cœur du langage comme constitutif du sujet lui-même, puisque

L'aliénation propre au champ du langage procède de ce que le sujet se constituant dans le langage (qui est sa cause) ne peut « être » dans le discours que représenté. C'est dire que son être (comme authenticité existentielle) « disparaît », masqué dans les signifiants qui le représentent sans jamais le saisir tout à fait²⁸.

Au cratylisme carnavalesque de Le Clézio, supposant un sujet plein transgressant un interdit perçu comme extérieur à lui-même, Prigent oppose celui d'un sujet qui, au lieu de se concevoir comme une nature anhistorique, se constitue dans le langage par le travail du signifiant, transgressant l'ordre symbolique du discours : à l'écriture carnavalesque thématique, ludique et empirique analysée par Le Clézio, Prigent oppose une « écriture textuelle²⁹ », dans la lignée des orientations poétiques de *Tel Quel*³⁰, et dont les travaux de Fónagy permettent la formulation théorique dans ce qu'elle a de plus subversif, comme en témoigne le titre du numéro consacré à l'analyse des travaux du philologue hongrois : « L'Écrit le caca ».

La tentation d'un cratylisme linguistique

Ce dixième numéro de la revue *TXT*, publié en 1978, s'ouvre sur une compilation d'extraits de deux articles d'I. Fónagy parus en 1970 et 1971 dans la *Revue française de psychanalyse*³¹. Dévolues à l'analyse de la parole, et plus précisément à « l'arrière-plan inconscient de l'acte phonatoire³² », ces deux études pratiquent une linguistique de la motivation en associant aux théories de Saussure les références au *Cratyle* de Platon, mêlant ainsi dans une même pensée cratylisme philosophique, qui concerne le lien entre le mot et la

²⁵ C. Prigent, « Ouverture », *TXT*, n° 3-4, 1971, p. 3.

²⁶ Joseph Guglielmi, « Dix propositions sur Francis Ponge », *TXT*, n°3-4, 1971, p. 9.

²⁷ C. Prigent, « Carnaval... », p. 13.

²⁸ Christiane Van Vaerenbergh, « La négation comme principe fondateur de la structuration psychique dans la théorie psychanalytique », *Logiques et écritures de la négation*, Ginette Michaux et Pierre Piret (dir.), Paris, éditions Kimé, 2000, p. 30.

²⁹ C. Prigent, « Carnaval... », p. 15.

³⁰ Philippe Forest, dans *Histoire de Tel Quel 1960-1982* (Paris, Seuil, 1995, « Fiction & Cie ») explique que l'écriture textuelle cherche « à remonter comme en amont de la représentation pour atteindre un espace antérieur à tout récit » (p. 231), le texte n'est alors « plus tendu vers ce but qu'est le message, ne procède plus de cette source qu'est l'auteur » (p. 234), il est au contraire le lieu de surgissement du sujet et du sens, un « géno-texte », selon la formule de Kristeva.

³¹ « Les bases pulsionnelles de la phonation. Les sons », *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 34, n° 1, 1970, p. 101-136 ; « Les bases pulsionnelles de la phonation. La prosodie », *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 35, n° 4, 1971, p. 543-589. Du premier *TXT* reprend des extraits des p. 124-125 ; du second, des p. 545, 547, 549, 553, 583.

³² I. Fónagy, « Les bases... Les sons », p. 104.

chose, et cratylisme linguistique, dominé par la notion d'arbitraire entre le « concept », ou « signifié », et l'« image acoustique », ou « signifiant »³³.

La première étude, en soulignant le lien pulsionnel qui unit les « métaphores phonétiques » (les sons peuvent être en effet qualifiés de « durs », « mouillés », « douçâtres », etc.) aux « substances phoniques »³⁴ cherche nettement à motiver le lien entre signifiant et signifié. La seconde, en proposant une interprétation pulsionnelle de l'accent et de l'intonation, remet en cause le postulat de Saussure selon lequel « il est impossible que le son, élément matériel, appartienne à la langue », pour affirmer que cette matérialité même, cette « inexistence linguistique », permet « au sujet parlant [...] de jouir impunément de la performance gestuelle orale »³⁵. Le travail du signifiant dans le langage se conçoit donc bien comme la transgression du signe linguistique et l'on perçoit mieux comment les théories de Fónagy ont pu se mettre au service de l'élaboration de la poétique carnavalesque de *TXT*.

La sélection des passages opérés par *TXT* pour figurer en ouverture du numéro consacré aux théories de Fónagy dénote un intérêt particulier pour les analyses dévolues aux consonnes occlusives éprouvées comme dures d'une part, et au phénomène d'accentuation d'autre part : leur motivation résulte, selon Fónagy, de l'effet de miroir entre le sphincter glottique et le sphincter anal, duquel résulterait l'investissement agressif de ces actes phonatoires. Dans la perspective de l'élaboration d'une poétique carnavalesque, on comprend l'enjeu de cette sélection. Elle rend particulièrement sensible le caractère transgressif du travail du signifiant dans le langage en posant, via l'investissement anal inconscient du sphincter glottique, une équivalence polémique entre émission vocale et émission fécale. Elle illustre également, via l'investissement agressif de ce type de phonation, la mise en pièce du signe : évoquant la pulsion agressive qui gouverne l'articulation des occlusives sourdes, Fónagy souligne qu'elle « se dirige contre la chaîne parlée, la phrase est déchirée, mise en morceaux » dans une sorte de « mini-performance dramatique buccale »³⁶. Ainsi, il semblerait possible de mettre au jour dans le langage, par le travail du signifiant, l'inconscient pulsionnel du sujet. *TXT* aurait-il trouvé dans ce cratylisme linguistique ce qu'il rejetait dans le cratylisme philosophique et métaphysique ? Répondre par l'affirmative serait sans doute hâtif.

Fónagy conçoit clairement son entreprise de remotivation comme un retour vers la naturalité originare du langage, elle « ramène la communication verbale au stade de la communication gestuelle, pré-linguistique, ou même jusqu'au stade pré-communicatif, ludique, qui correspond dans l'ontogenèse au babillage ». Pour lui, « la prosodie représente [...] une *phase archaïque* de l'évolution du langage » et l'accent « relève d'un “code naturel”, universel, qui ignore le signe arbitraire »³⁷. Si Prigent affirme que « dans l'écriture, il y a de la merde. Contre la langue propre et les pensées appropriantes » et que celle-ci ne réside pas « dans une *thématique* de la merde »³⁸, c'est-à-dire dans son énoncé, mais dans son énonciation, il souligne également que « la question n'est pas celle d'une identification

³³ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1984, p. 99.

³⁴ I. Fónagy, « Les bases... Les sons », p. 132.

³⁵ I. Fónagy, « Les bases... La prosodie », p. 585-586. La citation de Saussure provient de son *Cours de linguistique générale*.

³⁶ I. Fónagy, « Les bases... Les sons », p. 121.

³⁷ I. Fónagy, « Les bases... La prosodie », p. 586, 587.

³⁸ C. Prigent, « L'écrit, le caca », *TXT*, n° 10, 1978, p. 3. On notera que le même refus du thématique informe sa réflexion sur le carnavalesque.

régressive mais celle du devenir langue de l'investissement pulsionnel dénoté anal »³⁹. Le cratylisme philosophique, véritable métaphysique du signifié de Le Clézio et le cratylisme linguistique de Fónagy se rejoignent en ce qu'ils sont des théories du retour et de la régression portant finalement leur regard vers une origine inadmissible. Si Prigent est tenté par l'interprétation linguistique du cratylisme, il en souligne néanmoins les limites.

Un cratylisme sceptique : Ni Cratyle, ni Hermogène

Nous pourrions relever les affirmations explicites dans *TXT*, par exemple lorsque la revue fustige certaines orientations picturales des années 80 utilisant les

bonnes vieilles valeurs de « spontanéité », de « primitivisme », « authenticité ». [...] Comment accepter [ajoute l'article,] les professions d'inculture qui, inévitablement, les accompagnent, dans un vertige anhistorisé qui se renverse, inévitablement, dans la plus totale soumission à l'histoire [...] ?⁴⁰

Nous préférerons noter la stratégie d'évitement du signe égal qui, en posant le principe d'équivalence entre les éléments placés de part et d'autre, devient le symbole de la transparence du signe et du langage perçu comme imitation de la nature. C'est en effet dans une perspective axiologique que Prigent considère les poétiques cratyléennes de Maïakovski et de Khlebnikov. Alors que le « martèlement anal-glottique », que Prigent décèle chez le premier, « brise par addition-agression » l'instance légiférante du langage, l'« à veau-l'eau régressant » du zaoum psalmodié du second « agit par *en-moins* », dissolvant « ce qui fait le fond linguistique de la Loi »⁴¹. L'« en plus » et l'« en moins » de ces poétiques ont pour fonction de nier l'utopie inhérente au cratylisme, négation qui semble parfois valoir pour une dénégation, lorsque Prigent, évoquant la recherche de la langue unique par Khlebnikov, déclare : « Ce n'est évidemment pas de cette utopie [...] qu'il faut partir, mais du fond pulsionnel qui l'engage⁴² ». Utopie philosophique contre utopie linguistique ? Métaphysique contre mythologie du soubassement ?

Si C. Prigent est un cratyliste « mécontent », car militant, il est aussi un cratyliste prudent, sceptique, voire « déçu », pour reprendre Genette qualifiant Socrate⁴³. Au détour d'une analyse consacrée à Jean-Pierre Verheggen, Prigent remarque :

Il y a dans cette littérature une sorte de somatisation généralisée qui peut rebuter (parce qu'elle a quelque chose de complaisamment régressif), lasser (parce que ce pathos de la « pulsion » est aussi, j'en sais quelque chose, un topos de l'avant-gardisme des années 70) ou faire sourire (parce que qu'elle peut passer pour une réduction sommaire de ce à quoi peut toucher la littérature et qu'on peut penser qu'il y a plus fondamental que le fondement)⁴⁴.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ « Raison-Claire & Beau-style », *TXT*, n° 19, 1985, p. 3.

⁴¹ C. Prigent, « L'ange et la bête », *TXT*, n° 9, 1977, p. 7.

⁴² *Ibid.*, p. 7-8.

⁴³ G. Genette, *Mimologiques*, p. 39.

⁴⁴ C. Prigent, *Ceux qui...*, p. 232.

Il y a « malaise dans le cratylisme⁴⁵ » ; malaise que traduit peut-être la question posée à Henri Meschonnic lors d'un entretien paru en 1988 dans le n° 22 de *TXT*. Prigent demande à l'auteur de la préface au *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, chroniqué par Jacques Demarcq dans le n° 19 de la revue en 1985, si la notion de cratylisme, qui sous-tend certaines poétiques modernes, est apte à rendre compte du travail du signifiant dans le langage. Prigent ne peut ignorer la teneur de la réponse qui lui sera faite ; les positions de Meschonnic sont connues, son « anthropologie historique du langage », *Critique du rythme*, ayant été publiée en 1982. Nul n'ignore ses réticences à l'égard du post-structuralisme qui, associé d'une part à la psychanalyse et de l'autre aux pratiques littéraires, conteste l'arbitraire du signe et avec lui le conventionalisme pour imposer l'idée d'un langage de l'inconscient. Or, pour Meschonnic, « cette alliance si nature du mimétisme et de la psychanalyse est un primitivisme⁴⁶ ».

Au final, si Prigent, et à sa suite la revue *TXT*, ne sont pas cratylistes, endossent-ils pour autant le costume d'Hermogène, eux qui opposent volontiers, comme nous l'avons vu, aux « perspectives cratyléennes » un « radical formalisme » ? En portant une attention plus poussée aux propos de Prigent, nous nous apercevons qu'il les oppose moins qu'il ne les renvoie dos à dos, comme le soulignent avec netteté « Deux notes » publiées dans le numéro que *TXT* consacre à Denis Roche⁴⁷. La première, « Sur l'automatisme », condamne la pratique surréaliste en le taxant d'« académisme pseudo-spontané », et de « piège-à-cons de l'idéalisme »⁴⁸. On reconnaît là le vocabulaire éreintant et jubilatoire que Prigent réserve au cratylisme philosophique. La seconde, intitulée « Sur le formalisme », analyse les effets de la poésie de Roche. Son formalisme contribue paradoxalement, et dans une logique bien cratyléenne de traversée subversive du signe, au « pourrissement formel » des « modèles idéologiques »⁴⁹. Et si le formalisme critique de Roche déconstruit les idéologies, « la complexité vide de la distorsion maniériste » de Cummings « dénature la langue », la décratylise, en quelque sorte, mais introduit également une « distorsion illisible »⁵⁰ dans la représentation symbolique. Ainsi le « radical formalisme », en exhibant le fonctionnement à vide du signe en tant que convention, rejoint-il paradoxalement le cratylisme. L'« anamorphose » qui lui est propre, pour reprendre la métaphore de Prigent, consiste à déformer, à « tord[re] la Bonne Langue frontale [...] pour faire surgir », dans une équivoque que ne renierait pas un facétieux cratyliste, « le fantôme sanglant qui hante *la peau lisse des Discours*, pour exhiber le corps obscène de la langue »⁵¹. La force disruptive du formalisme, dans ses effets, davantage que dans ses postulats, révèle son étrange parenté avec le cratylisme carnavalesque qui, par rebonds risque de devenir formaliste, si l'on en croit les propos de Jean-Luc Steinmetz.

⁴⁵ Nous faisons allusion à l'article de C. Prigent, « Malaise dans l'élocution », rédigé pour le n° 14 de *La Parole vaine* (Rennes, 1 rue du Commandant-Charcot, 35000, K' de M' éd.) et qui semble n'avoir jamais été publié. Consulté en ligne, URL : <http://www.le-terrier.net/lestextes/prigmalaie.htm>

⁴⁶ H. Meschonnic, « La nature dans la voix », p. 72.

⁴⁷ *TXT*, n° 6-7, 1974, p. 103-112.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 105.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 111.

⁵⁰ C. Prigent, « Cummings anamorphoseur », *TXT*, n° 11, 1979.

⁵¹ C. Prigent, « Ce que pèse la langue », *TXT*, n° 11, 1979, p. 4. Nous soulignons.

S'interrogeant sur la notion d'écriture carnavalesque, qui occupe Prigent dans le même numéro de *TXT*, il souligne l'intérêt de revenir au « travail du phonème dans la pratique scripturale », mais il en pointe aussi les limites. Cantonné au mot « comme unité idéologique » proprement cratyléenne, ce travail est le signe d'une « production narcissique, retournée sur elle-même, précisément identificatoire » ; par ailleurs, il risque fort de conduire à une « poésie "linguistique", essentiellement formelle »⁵² : Cratyle et Hermogène main dans la main dans le champ des signes ? Pour réduire l'aporie, Steinmetz invite à reconsidérer le carnavalesque : il faut dépasser sa logique de renversement, qui est une logique idéologique, pour adopter une perspective « gnoséologique, la fonction de dérision devant par exemple servir à un travail de réajustement non plus alors uniquement programmé par le texte, mais du coup effectivement produit par lui »⁵³.

L'affrontement binaire doit donc être déplacé et les oppositions binaires régissant le cratylisme (convention/nature ; arbitraire/motivé ; formalisme/« perspectives cratyléennes ») résolues dialectiquement. Un tel enjeu coïncide bien avec les orientations du cratylisme critique de *TXT*. Il s'agit bien, encore et toujours, de dépasser le logocentrisme, but avoué dès les premiers numéros de la revue. Seulement, si la lutte contre le logocentrisme se réduit au travail du signifiant dans le langage, c'est-à-dire au travail de la trace ou du gramme contre le phonocentrisme, elle reconduit toutes les oppositions duelles qui finalement se subsument sous une seule : celle de l'écrit et de l'oral, dont la résolution dialectique ouvrira à la poétique proprement cratyléenne de *TXT*.

Le cratylisme dialectique de *TXT* : penser le « style »

« Qu'il y ait un Discours, bon, dit [l'écrivain], on n'est pas pour les grognements sous les baobabs⁵⁴ ». Bon gré, mal gré, le cratylisme se détourne de ses origines onomatopéiques pour négocier avec un « Discours » dont la majuscule a force de loi. Mais comment caractériser ce mouvement dialectique ? Qu'est-il en charge de mimer et comment redéfinit-il la représentation littéraire ?

Si Fónagy intéresse Prigent, c'est sans doute parce qu'il frôle ce mouvement dialectique lorsqu'il s'intéresse brièvement, avant de retracer l'évolution du langage comprise comme une démotivation progressive de son investissement corporel, à la jouissance du « sujet parlant⁵⁵ ». Ce que le linguiste manque ici, c'est la pensée du discours qui réunit motivation et arbitraire, nature et convention dans une pratique empirique du langage. Comme l'explique Meschonnic,

Là où la langue ne pouvait que séparer entre un conventionalisme pour les uns, une nature pour les autres, le discours, activité des sujets, historicité d'une signifiante, d'une prosodie subjective, est à la fois le radicalement historique et la motivation, la nécessité intralinguistique⁵⁶.

⁵² J.-L. Steinmetz, « Limite du travail sur le phonème dans la pratique scripturale », *TXT*, n° 5, 1972, p. 44.

⁵³ *Ibid.*, p. 43.

⁵⁴ C. Prigent, « Ce que pèse... », p. 4.

⁵⁵ Voir les dernières pages de I. Fónagy, « Les bases... La prosodie », p. 585-589.

⁵⁶ H. Meschonnic, « La nature dans la voix », p. 39.

Or, c'est parce que le cratylisme critique et sceptique de *TXT* se pense en termes de discours que les effets d'opposition peuvent dialectiquement se résorber. Il est effectivement « radicalement historique » dans ses positions politiques et idéologiques telles qu'elles sont articulées aux exigences poétiques et à la « nécessité intralinguistique » dans la lignée des théories lacaniennes. En pensant l'interdit comme constitutif d'un sujet clivé dans le langage, le cratylisme de *TXT* autorise un processus dialectique qui est aussi un processus poétique. Prigent déclare en effet dans « Malaise dans l'élocution » :

[...] la littérature qui se fait et qui se commente aujourd'hui hésite entre le naturalisme [...] et le formalisme [...]. J'ai essayé, quant à moi, de proposer des travaux d'écriture qui tentent de déplacer cette double tentation, ou d'y échapper [...]

L'enjeu était peut-être de mettre en scène la tentation pour une langue directement branchée aux exigences rythmiques et sonores de la dictée corporelle (une langue délivrée de l'arbitraire du signe [...]), tout en exposant l'impossibilité de cette langue rémunérée, de cette langue "vraie" (Artaud). Avec, au bout du compte, dans la tension définitivement insoluble entre cette tentation panique et la reconnaissance de cet impossible, à la fois la jubilation du jeu (une traversée hétérodoxe et bricolée des contraintes formelles) et l'exposition en acte du malaise, de l'angoisse qui est pour moi le fond de tout rapport à la langue qui nous dérobe le monde au moment même où elle prétend nous l'offrir⁵⁷.

Cette « véritable conception dialectique du procès scriptural⁵⁸ » consiste moins à exprimer un quelconque for intérieur, qu'il soit pulsionnel ou psychologique, qu'à mettre en scène ce que Prigent nomme, dans « La Voix-de-l'écrit », « l'obstacle de la langue » exhibé dans une « monstruosité *stylistique* »⁵⁹ concernant aussi bien la lecture publique que l'écriture du texte poétique. Ce « style », loin d'être décoratif, a une valeur avant tout pragmatique : il est une « prothèse » dont la « valeur réside dans l'intensité de ses actes »⁶⁰, nous dit Prigent. Ainsi, au lieu de nier l'interdit, la censure, comme tout cratylisme qui se respecte, il va s'agir de les donner à lire ou à entendre et de montrer ainsi le sujet en train de se faire dans le langage qui lui donne naissance et le clive tout à la fois. Le texte exhibe alors, en s'accommodant « d'une syntaxe, d'une linéarité, d'une clarté minima », un « niveau de censure » renvoyant moins à une origine qu'à un « agencement »⁶¹ du sujet, autrement dit un « rythme », pour reprendre la terminologie de Meschonnic.

Ce déplacement du pulsionnel vers l'exhibition du « mur du symbolique⁶² » comme marque d'un sujet clivé dans le langage a pour effet de redessiner les contours définitoires des notions affiliées au cratylisme : nature, vérité, mimesis. Imitant la nature, le cratylisme se pose comme un discours de la transparence et de la vérité. Le cratylisme de *TXT* déplace cet enjeu de la vérité vers celui de la dialectique du plaisir et de la jouissance du sujet dans le langage, par la mise en scène de la censure : celle-ci étant inhérente à chaque sujet, l'historicité et la relativité se trouvent inscrites au cœur de ce cratylisme d'un genre nouveau, contre l'ahistoricité et l'« inertie [...] nominaliste⁶³ » du cratylisme. L'immutabilité de la

⁵⁷ Voir note 45.

⁵⁸ Paul Edmond, « Les petites subversions font les grands conformismes », *TXT*, n° 5, 1972, p. 107.

⁵⁹ C. Prigent, « La Voix-de-l'écrit », *TXT*, n° 17, 1984, p. 35, 34.

⁶⁰ C. Prigent, « Il faut une grande technique au-delà de la mode », *TXT*, n° 13, 1981, p. 6.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² C. Prigent, « La Voix-de-l'écrit », p. 34.

⁶³ Éric Clémens, « Les générateurs de la fiction », *TXT*, n° 28, 1991, p. 37.

nature est ainsi remise en question : elle n'est plus une cause, mais un effet du langage. La motivation linguistique ne réside donc pas dans la nature philosophique, mais dans le discours. De même, l'arbitraire linguistique n'est pas dans la convention philosophique mais dans la nécessité des liens entre signifiants et signifiés dans l'actualité du sujet parlant, théorie majeure de Benveniste, à laquelle adhère d'ailleurs Meschonnic, contre Saussure.

À relire *TXT* sous l'angle de la problématique cratyléenne, on en retire quelques enseignements. Les *TXT*iens sont des cratylistes post-structuralistes en guerre contre les cratylistes philosophiques. Sceptiques et mécontents, ce sont des déçus d'un certain cratylisme linguistique qui méconnaît la psychanalyse lacanienne. Exécrant la transparence idéologique du signe égal, quoique mathématiciens, ils pratiquent un cratylisme axiologique à coups de signes moins et de signes plus. Ni Cratyle ni Hermogène, ils pratiquent un cratylisme dialectique en « Xtylistes⁶⁴ » avertis.

Plus sérieusement, si l'on cherche à établir une chronologie interne des étapes de la réflexion cratyléenne de *TXT*, on distinguera quatre grands moments. En 1972, le texte de Prigent consacré au « Carnaval » fixe les enjeux idéologiques, politiques et poétiques d'une pratique carnavalesque proche, dans ses préoccupations, d'une vision cratyléenne du langage. S'appuyant sur les analyses de Fónagy concernant « les bases pulsionnelles de la phonation », le n° 10 de la revue, paru en 1978, motive le travail du signifiant comme dévoilement de l'inconscient du sujet dans le langage, autre façon d'aborder la langue avec l'œil de Cratyle.

À l'orée des années quatre-vingts, *TXT* lance un nouveau chantier réflexif en lien avec les problématiques cratyléennes : celui de la « lecture publique⁶⁵ ». Deux enjeux se dégagent : d'une part la nécessité de repenser la fiction dans sa relation à la réalité et au réel, à la mimesis et à la vérité, comme s'il s'agissait d'interroger sous une autre forme l'adéquation des mots aux choses ; d'autre part l'urgence de reconsidérer la notion de voix dans sa relation à la naturalité, à l'expressivité et au phonocentrisme derridien. Cette double réflexion donnera naissance à « La Voix-de-l'écrit », article de Prigent paru dans le n° 17 de *TXT* en 1984 et à l'émergence de la notion de « style », conçu comme historicisation du rapport du sujet au langage. De telles conceptions, qui doivent probablement beaucoup à la pensée de Meschonnic, impliquent un déplacement de la pensée cratyléenne d'un questionnement sur l'origine à celui sur un agencement de l'écrit.

Nous posons en introduction la question de l'enjeu pour Prigent et *TXT*, de la référence au modèle philosophico-linguistique du cratylisme. Avançons une réponse : si l'ambition première était sans nul doute de légitimer l'avant-garde carnavalesque en s'inventant une filiation avec les « perspectives cratyléennes » de la modernité, il n'empêche qu'au fil du temps, résorbant l'opposition qui le liait au formalisme, le cratylisme de *TXT* devient un système global : système de pensée permettant un dialogue constant entre théorie et création poétique, mais aussi système d'interprétation du fait littéraire, aune à laquelle il mesure les créations modernes et contemporaines engagées « dans la guerre des signes⁶⁶ ».

⁶⁴ C. Prigent, « Il faut une grande... », p. 7.

⁶⁵ « Sur la lecture publique (débat, de loin, entre C. Prigent et G.-G. Lemaire) », *TXT*, n° 12, 1980, p. 161-164.

⁶⁶ Il s'agit du titre d'un article de Prigent publié en 1984 dans le numéro hors série de *TXT*.